

ANDREW MICHAEL RAMSAY

LE DISCOURS

AVERTISSEMENT

Ce texte est tiré de : *Textes fondateurs de la tradition maçonnique 1390-1760. Introduction à la pensée de la franc-maçonnerie primitive*, traduits et présentés par Patrick Négrier, Grasset, Paris, 1995, pp. 303-335.

Le Rédacteur

Le chevalier écossais Andrew Michaël Ramsay naquit peut-être à Ayr en 1686. Disciple de Fénelon et de madame Guyon, il fut vraisemblablement reçu maçon vers 1727 dans une loge jacobite (catholique) encore imprégnée de religiosité comme les anciennes loges opératives, avant d'être à nouveau initié en 1730 à Londres dans la loge Horn tavern de tradition andersonienne¹. Le 11 décembre 1729 il venait d'être élu membre de l'Académie royale des sciences², la prestigieuse Royal society de Londres qui s'inspira en particulier des travaux de Francis Bacon. Grand orateur de l'Ordre maçonnique en France³, Ramsay a laissé deux *Discours* maçonniques (1736 et 1737) que nous étudierons ci-dessous, mais il écrivit également d'autres ouvrages que nous devons ici mentionner : *Entretien de Fénelon avec M. de Ramsay* (1710), *Essai de politique* (1719), *Histoire de la vie de Fénelon* (1720), *Voyages de Cyrus* (1727), *Histoire du vicomte de Turenne* (1735), et enfin *The Philosophical principles of natural and revealed religion unfolded in geometrical order* (1748). D'abord déiste puis converti au catholicisme, il se déclara finalement opposé au déisme⁴ mais partisan d'un certain indifférentisme religieux⁵. En effet, pour ce chercheur soucieux de « découvrir la signification originale des symboles, fables et de l'obscur tradition de l'antiquité, particulièrement des vieux livres canoniques des chinois »⁶, les diverses traditions spirituelles de l'humanité remontaient à une commune origine noachique⁷, ce qui lui permit d'affirmer que le christianisme était aussi ancien que la création⁸. Comme l'écrivit sa veuve, « il mourut le 6 mai 1743 à Saint-Germain-en-Laye en odeur de sainteté et dans les bras du Seigneur »⁹. La dépouille mortelle de Ramsay fut inhumée de manière anonyme dans la crypte de l'église paroissiale de cette ville.

Le *Discours* de Ramsay de 1737 devint très rapidement une véritable charte pour la franc-maçonnerie française naissante. Rappelons que la première loge française fut installée à Paris vers 1725 par des anglais. Cette loge, apparemment catholique en majorité, s'appelait *Saint-Thomas* par référence à Thomas Beckett, l'archevêque de Canterbury assassiné en 1170. Mais avant d'étudier le *Discours* de Ramsay de 1737, examinons dans le détail la première version de ce *Discours*, datée de 1736.

NOTES

1. Pierre CHEVALLIER, *La Première profanation du temple maçonnique ou Louis XV et la Fraternité*, Paris, Vrin 1968, p. 133-134 ; *Les Ducs sous l'acacia ou les premiers pas de la franc-maçonnerie française 1725-1743*, Genève, Slatkine 1994, p. 142-144 ; 257-258.

2. *Les Ducs sous l'acacia*, op. cit. p. 136.

3. *Ibid.* p. 152.

4. *La Première profanation*, op. cit. p. 146.

5. *Ibid.* p. 52 et 143.

6. Avertissement des éditeurs des *Philosophical principles...* de Ramsay, cité *ibid.* p. 149.

7. *Ibid.* p. 150.

8. *Ibid.* p. 149.

9. Cité *ibid.* p. 142.

1. LA VERSION DE 1736

Ce texte, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque d'Épernay sous le numéro ms. 124, est daté du 26 décembre 1736. C'est une première version du *Discours* de Ramsay de 1737, dont nous donnons au chapitre [suivant] de cette anthologie la version définitive. Ce qui frappe dans cette première version de 1736, c'est d'une part ses emprunts aux *Constitutions* d'Anderson de 1723 (nous mentionnerons les plus significatifs d'entre eux dans nos annotations), et d'autre part sa référence explicite et répétée à l'existence d'un ésotérisme. Ramsay y évoque en effet « les idées éternelles » qu'exprimaient les proportions de l'arche de Noé, la « science arcane transmise par tradition orale », la « science secrète », les « figures hiéroglyphiques » du « mystérieux Livre de Salomon », les « mystères » maçonniques, et les « paroles mystérieuses de Salomon ». Pour Ramsay, cet ésotérisme est d'abord d'origine biblique : il renvoie en effet d'une part à l'arche de Noé, et d'autre part tant au temple de Salomon qu'au Livre de Salomon. Mais que désignait donc, sous la plume de Ramsay, ce Livre de Salomon ? Notre chevalier écossais semble avoir emprunté le motif de ce « Livre de Salomon » au passage suivant de la *Nouvelle Atlantide* de sir Francis Bacon (1561-1626) :

« Salomon... Nous possédons d'ailleurs quelques parties, pour vous perdues, de son œuvre ; à savoir son Histoire naturelle où il traite de toutes les plantes depuis " le cèdre qui est au Liban jusqu'à la mousse qui croît sur les murs, et de tout ce qui vit et qui possède le mouvement " ¹. »

Cependant l'idée d'une *Histoire naturelle* écrite par le roi Salomon n'était pas une idée personnelle de Francis Bacon. Celui-ci ne faisait que rapporter dans l'extrait qu'on vient de lire le propos sur Salomon en I Rois 5,13 qu'il cite presque textuellement : « il parla des arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort dans la muraille ; il parla aussi des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » D'autre part la Bible contient un autre passage qui montre le roi Salomon initié à l'ésotérisme des sciences naturelles ; c'est le célèbre passage suivant du livre de la Sagesse (rédigé par Salomon comme l'indique Sag. 9,8. 12) : « Que Dieu me donne d'en parler à son gré et de concevoir des pensées dignes des dons reçus, parce qu'il est lui-même et le guide de la sagesse et le directeur des sages. Nous sommes en effet dans sa main, et nous et nos paroles, et toute intelligence et tout savoir pratique. C'est lui qui m'a donné une connaissance infaillible des choses pour connaître la structure du monde et l'activité des éléments, le commencement, la fin et le milieu des temps, les alternances des solstices et les changements des saisons, les cycles de l'année et les positions des astres, la nature des animaux et les instincts des bêtes sauvages, le pouvoir des esprits et les pensées des hommes, les variétés des plantes et les vertus des racines. Tout ce qui est caché et visible, je l'ai connu car c'est l'ouvrière de toutes choses qui m'a instruit, la sagesse ! » (Sag. 7,15-21.)

Lorsque dans son *Discours* de 1736, il évoquait le *Livre de Salomon*, Ramsay s'inspirait donc du motif de l'*Histoire naturelle* de Salomon que dans sa *Nouvelle Atlantide* Francis Bacon avait emprunté à I Rois 5,13 et à Sag. 7,15-21. Cependant Ramsay ne rattachait pas seulement l'ésotérisme au *Livre de Salomon* impliqué dans I Rois 5,13 et Sag. 7,15-21 ; à la suite des auteurs des *Anciens Devoirs* (y compris les *Constitutions* d'Anderson de 1723) qu'il devait probablement connaître, il rattachait également cet ésotérisme salomonien à l'arche de Noé et au temple de Salomon, ainsi qu'à d'autres maillons de la tradition architecturale comme les labyrinthes, pyramides et obélisques des égyptiens ; le sanctuaire de l'époque de Moïse ; les reconstructions du temple de Jérusalem par Cyrus et par Zorobabel ; enfin les temples des chrétiens en Palestine. Or lorsqu'il énumère les noms des constructeurs que furent Noé, Moïse, Salomon et Cyrus tout en leur ajoutant les noms d'Abraham et des patriarches, Ramsay envisage nécessairement Abraham et les patriarches en tant que

constructeurs. C'est un fait qu'Abraham bâtit quatre autels (Gen. 12,6-8 ; 13,18 ; 22,9) ; et que Jacob dressa le menhir (Gen. 28,10-22) puis bâtit l'autel de Beyt-'el (Gen. 35,1-15). L'ésotérisme biblique présenté par Ramsay dans son *Discours* de 1736 apparaît donc comme étroitement associé à un certain nombre de monuments décrits ou simplement mentionnés dans la Bible.

Ramsay explicite quelque peu cet ésotérisme de l'architecture biblique lorsque dans son *Discours* il affirme en se basant sur Ex. 25,8-9 que le sanctuaire de l'époque de l'exode reproduisait une vision céleste vue par Moïse sur la montagne : or la vision céleste vue par Moïse sur la montagne ne pouvait être que celle de la structure de la voûte étoilée. Ramsay souligne donc de manière discrète que le sanctuaire de l'époque de Moïse reproduisait la structure de la voûte étoilée, symbolique cosmique de l'architecture biblique d'ailleurs reconnue par un certain nombre d'auteurs classiques². D'autre part, reprenant un propos des *Constitutions* d'Anderson de 1723 qui se basait sur la typologie biblique du temple, il ajoute avec raison que ce sanctuaire mosaïque fut le modèle du temple de Salomon : c'était implicitement reconnaître que le temple de Salomon reproduisait, comme son modèle mosaïque, la structure de la voûte étoilée. Mais si l'architecture biblique possédait bien une symbolique cosmique, que symbolisait ce cosmos représenté par l'architecture biblique ?

Ramsay nous le dit en des termes directement empruntés à la pensée grecque de l'antiquité, et en particulier à l'idéalisme platonicien : l'architecture biblique, qui représentait la structure de la voûte étoilée, symbolisait comme cette dernière « l'harmonie, l'ordre et la proportion » du « monde invisible » déposées dans sa création par le « Grand Géomètre architecte de l'Univers dont les idées éternelles sont les modèles du vrai beau ».

Mais quel était en 1736 le statut de cet ésotérisme décrit par Ramsay ? Se souvenant peut-être du propos des *Anciens Devoirs* selon lequel la maçonnerie avait été importée en France puis en Angleterre depuis le chantier du temple de Salomon à Jérusalem, Ramsay nous dit qu'une partie du *Livre de Salomon* (c'est-à-dire des connaissances ésotériques décrites en I Rois 5,13 et Sag. 7,15-21) fut retrouvée lors de la prise de Jérusalem, soit en 1099, époque à laquelle les princes, seigneurs et artistes chrétiens de ce temps cherchèrent à ramener l'architecture à son institution primitive. Or dans le contexte salomonien du *Discours* de 1736 où Ramsay se réfère au *Livre de Salomon*, ce désir des hommes du XII^e siècle de ramener l'architecture à son institution primitive ne peut faire référence qu'aux origines salomoniennes de l'art gothique des cathédrales, origine nous l'avons vu de la franc-maçonnerie opérative constituée en Angleterre vers 1356. Ramsay n'avait pas besoin d'aller chercher dans la Palestine du XII^e siècle les origines salomoniennes de l'art gothique qui, en tant que faits de culture, réapparurent à la même époque en Ile de France. Toutefois le *Discours* de Ramsay de 1736 montre clairement que, parce que l'architecture avait été dès la Bible associée aux principes les plus hauts de la connaissance³, il avait été aisé pour les francs-maçons anglo-saxons du moyen âge de considérer les différents monuments décrits dans la Bible comme autant de voies d'accès à l'ésotérisme qu'ils signifiaient. Que les monuments évoqués dans la Bible étaient eux-mêmes porteurs de la révélation, un Père de l'Eglise, Quodvultdeus, évêque de Carthage († avant 454) l'avait explicitement affirmé il y a plus de quinze siècles : « Si tu es disposé à t'édifier, tu as la création du monde, les mesures de l'arche, l'enceinte du tabernacle, le faîte du temple de Salomon, et dans le monde les membres de l'Eglise que tous ceux-là figuraient »⁴.

Ramsay prononça cette première version de son *Discours* dans la loge intitulée Saint Thomas n° 1⁵, la première loge fondée à Paris en 1725 ou 1726 par Charles Radclyffe comte de Derwentwater, par le chevalier James Hector Mac Lean, par Dominique O'Héguerty qui était d'origine irlandaise, ainsi que par une dizaine d'autres anglo-saxons et quelques français⁶. L'origine anglo-saxonne de cette loge doit ici être retenue : elle expliquera plus loin le changement d'éclairage qu'en 1737 Ramsay fera subir à son *Discours* avec la deuxième version de ce dernier.

Discours de M. le chevalier de Ramsay
prononcé à la loge de Saint-Jean le 26 Xbre⁷

Omne trinum perfectum (triangle équilatéral)

Messieurs,

La noble ardeur que vous montrez pour entrer dans l'ancien et très illustre Ordre de francs-maçons est une preuve certaine que vous possédez déjà toutes les qualités nécessaires pour en devenir les membres. Ces qualités sont la philanthropie, le secret inviolable et le goût des beaux-arts.

Lycurgue, Solon, Numa et tous les autres législateurs politiques n'ont pu rendre leurs républiques durables : quelque sages qu'aient été leurs lois, elles n'ont pu s'étendre dans tous les pays et dans tous les siècles. Comme elles étaient fondées sur les victoires et les conquêtes, sur la violence militaire et l'élévation d'un peuple au-dessus d'un autre, elles n'ont pu devenir universelles ni convenir au goût, au génie et aux intérêts de toutes les nations. La philanthropie n'était pas leur base ; le faux amour d'une parcelle d'hommes qui habitent un petit canton de l'univers et qu'on nomme la patrie, détruisait dans toutes ces républiques guerrières l'amour de l'humanité en général. Les hommes ne sont pas distingués essentiellement par la différence des langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, ni des coins de cette fourmilière qu'ils occupent. Le monde entier n'est qu'une grande république, dont chaque nation est une famille, et chaque particulier un enfant. C'est, messieurs, pour faire revivre et répandre ces anciennes maximes prises dans la nature de l'homme que notre société fut établie. Nous voulons réunir tous les hommes d'un goût sublime et d'une humeur agréable par l'amour des beaux-arts, où l'ambition devient une vertu, où l'intérêt de la confrérie est celui du genre humain entier, où toutes les nations peuvent puiser des connaissances solides, et où les sujets de tous les différents royaumes peuvent conspirer sans jalousie, vivre sans discorde, et se chérir mutuellement. Sans renoncer à leurs principes, nous bannissons de nos lois toutes disputes qui peuvent altérer la tranquillité de l'esprit, la douceur des mœurs, les sentiments tendres, la joie raisonnable, et cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécentes et de toutes les passions discordantes.

Nous avons aussi nos mystères : ce sont des signes figuratifs de notre science, des hiéroglyphes très anciens et des paroles tirées de notre art⁸, qui composent un langage tantôt muet et tantôt très éloquent pour se communiquer à la plus grande distance, et pour reconnaître nos confrères de quelque langue ou de quelque pays qu'ils soient. On ne découvre que le sens littéral à ceux qu'on reçoit d'abord. Ce n'est qu'aux adeptes qu'on dévoile le sens sublime et symbolique de nos mystères. C'est ainsi que les orientaux, les égyptiens, les grecs et les sages de toutes les nations cachaient leurs dogmes sous des figures, des symboles et des hiéroglyphes. La lettre de nos lois, de nos rites et de nos secrets ne présente souvent à l'esprit qu'un amas confus de paroles inintelligibles : mais les initiés y trouvent un mets exquis qui nourrit, qui élève, et qui rappelle à l'esprit les vérités les plus sublimes. Il est arrivé parmi nous ce qui n'est guère arrivé dans aucune autre société. Nos loges ont été établies autrefois et se répandent aujourd'hui dans toutes les nations policées, et cependant dans une si nombreuse multitude d'hommes, jamais aucun confrère n'a trahi notre secret. Les esprits les plus légers, les plus indiscrets et les moins instruits à se taire apprennent cette grande science aussitôt qu'ils entrent parmi nous : ils semblent alors se transformer et devenir des hommes nouveaux, également impénétrables et pénétrants. Si quelqu'un manquait aux serments qui nous lient, nous n'avons d'autres lois pénales que les remords de sa conscience et l'exclusion de notre société, selon ces paroles d'Horace :

Est et fideli tuta silentio
Merces : vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ, sub isdem
Sit trabibus, fragilemve mecum
Solvat phaselum.

Horace fut autrefois orateur d'une grande loge établie à Rome par Auguste, pendant que Mécène et Agrippa y étaient surveillants⁹. Les meilleures odes de ce poète sont des hymnes qu'il composa pour être chantées à nos orgies. Oui messieurs, les fameuses fêtes de Cérès à Eleusine, dont parle Horace, aussi bien que celles de Minerve à Athènes et d'Isis en Egypte n'étaient autres que des loges de nos initiés, où l'on célébrait nos mystères par les repas et les libations mais sans les excès, les débauches et l'intempérance où tombèrent les païens, après avoir abandonné la sagesse de nos principes et la propreté de nos maximes.

Le goût des arts libéraux est la troisième qualité requise pour entrer dans notre Ordre, la perfection de ce goût fait l'essence, la fin et l'objet de notre union. De toutes les sciences mathématiques, celle de l'architecture, soit civile, soit navale, soit militaire est, sans doute, la plus utile et la plus ancienne. C'est par elle qu'on se défend contre les injures de l'air, contre l'instabilité des flots, et surtout contre la fureur des autres hommes.

C'est par notre art que les mortels ont trouvé le secret de bâtir des maisons et des villes pour rassembler les grandes sociétés, de parcourir les mers pour communiquer de l'un à l'autre hémisphère les richesses de la terre et des ondes, et enfin de former des remparts et des machines contre un ennemi plus formidable que les éléments et les animaux, je veux dire contre l'homme même qui n'est qu'une bête féroce, à moins que son naturel ne soit adouci par les maximes douces, pacifiques et philanthropes qui règnent dans notre société.

Telles sont, messieurs, les qualités requises dans notre Ordre dont il faut à présent vous découvrir l'origine et l'histoire en peu de mots.

Notre science est aussi ancienne que le genre humain, mais il ne faut pas confondre l'histoire générale de l'art avec l'histoire particulière de notre société. il y a eu dans tous les pays et dans tous les siècles des architectes, mais tous ces architectes n'étaient pas des francs-maçons initiés dans nos mystères. Chaque famille, chaque république et chaque empire dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure a sa fable et sa vérité, sa légende et son histoire, sa fiction et sa réalité. La différence qu'il y a entre nos traditions et celles de toutes les autres sociétés humaines est que les nôtres sont fondées sur les annales du plus ancien peuple de l'univers¹⁰, du seul qui existe aujourd'hui sous le même nom qu'autrefois, sans se confondre avec les autres nations quoique dispersé partout, et du seul enfin qui ait conservé ses livres antiques, tandis que ceux de presque tous les autres peuples sont perdus¹¹. Voici donc ce que j'ai pu recueillir de notre origine dans les très anciennes archives de notre Ordre¹², dans les actes du parlement d'Angleterre qui parlent souvent de nos privilèges, et dans la juridiction vivante d'une nation qui a été le centre de notre science arcane depuis le dixième siècle. Daignez, messieurs, redoubler votre attention ; frères surveillants couvrez la loge, éloignez d'ici le vulgaire profane. Procul oh procul este profani, odi profanum vulgus et arceo, favete linguis.

Le goût suprême de l'ordre et de la symétrie et de la projection ne peut être inspiré que par le Grand Géomètre¹³ architecte de l'Univers dont les idées éternelles sont les modèles du vrai beau¹⁴. Aussi voyons-nous dans les annales sacrées du législateur des juifs que ce fut Dieu même qui apprit au restaurateur du genre humain les proportions du bâtiment flottant qui devait conserver pendant le déluge les animaux de toutes les espèces pour repeupler notre globe quand il sortirait du sein des eaux¹⁵. Noé par conséquent doit être regardé comme l'auteur et l'inventeur de l'architecture navale aussi bien que le premier grand-maître de notre Ordre¹⁶.

La science arcane¹⁷ fut transmise par une tradition orale¹⁸ depuis lui jusqu'à Abraham et aux patriarches dont le dernier porta en Egypte notre art sublime¹⁹. Ce fut Joseph qui donna aux égyptiens la première idée des labyrinthes, des pyramides et des obélisques qui ont fait l'admiration de tous les siècles²⁰. C'est par cette tradition patriarcale que nos lois et nos maximes furent répandues dans l'Asie, dans l'Egypte, dans la Grèce et dans toute la Gentilité, mais nos mystères furent bientôt altérés, dégradés, corrompus et mêlés de superstitions, la science secrète²¹ ne fut conservée pure que parmi le peuple de Dieu.

Moïse inspiré du Très-Haut fit élever dans le désert un temple mobile conforme au modèle qu'il avait vu dans une vision céleste²² sur le sommet de la montagne sainte, preuve évidente que les lois de notre art²³ s'observent dans le monde invisible où tout est harmonie, ordre et proportion²⁴. Ce tabernacle ambulante, copie du palais invisible du Très-Haut qui est le monde supérieur, devint ensuite le modèle du fameux temple de Salomon²⁵ le plus sage des rois et des mortels. Cet édifice superbe soutenu de quinze cents colonnes de marbre de Paros, percé de plus de deux mille fenêtres, capable de contenir quatre cent mille personnes, fut bâti en sept ans par plus de trois mille princes ou maîtres maçons qui avaient pour chef Hiram-Abif grand-maître de la loge de Tyr, à qui Salomon confia tous nos mystères²⁶. Ce fut le premier martyr de notre Ordre... sa fidélité à garder... son illustre sacrifice²⁷. Après sa mort, le roi Salomon écrivit en figures hiéroglyphiques²⁸ nos statuts, nos maximes et nos mystères, et ce livre antique est le code originel de notre Ordre.

Après la destruction du premier temple et la captivité de la nation favorite, l'oïnt du Seigneur, le grand Cyrus qui était initié dans tous nos mystères constitua Zorobabel grand-maître de la loge de Jérusalem²⁹, et lui ordonna de jeter les fondements du second temple où le mystérieux Livre de Salomon³⁰ fut déposé. Ce Livre fut conservé pendant 12 siècles dans le temple des israélites, mais après la destruction de ce second temple sous l'empereur Tite et la dispersion de ce peuple, ce livre antique fut perdu jusqu'au temps des croisades, qu'il fut retrouvé en partie après la prise de Jérusalem³¹. On déchiffra ce code sacré et sans pénétrer l'esprit sublime de toutes les figures hiéroglyphiques qui s'y trouvèrent, on renouvela notre ancien Ordre³² dont Noé³³, Abraham³⁴, les patriarches³⁵, Moïse³⁶, Salomon³⁷ et Cyrus³⁸ avaient été les premiers grands-maîtres. Voilà, messieurs, nos anciennes traditions³⁹. Voici maintenant notre véritable histoire⁴⁰.

Du temps des guerres saintes dans la Palestine⁴¹, plusieurs princes, seigneurs et artistes entrèrent en société, firent vœu de rétablir les temples des chrétiens dans la terre sainte, s'engagèrent par serment à employer leur science et leurs biens pour ramener l'architecture à la primitive institution⁴², rappelèrent tous les signes anciens et les paroles mystérieuses de Salomon⁴³, pour se distinguer des infidèles et se reconnaître mutuellement... (et décidèrent de) s'unir intimement avec...⁴⁴. Dès lors et depuis, nos loges portèrent le nom de loges de saint Jean⁴⁵ dans tous les pays. Cette union se fit en imitation des israélites lorsqu'ils rebâtirent le second temple. Pendant que les uns maniaient la truelle et le compas, les autres les défendaient avec l'épée et le bouclier⁴⁶.

Après les déplorables traverses des guerres sacrées, le dépérissement des armées chrétiennes, et le triomphe de Bendocdor soudan d'Egypte pendant la huitième et dernière croisade, le fils de Henry III d'Angleterre, le grand prince Edouard, voyant qu'il n'y aurait plus de sûreté pour ses confrères maçons dans la terre sainte quand les troupes chrétiennes se retireraient, les ramena tous et cette colonie d'adeptes s'établit ainsi en Angleterre. Comme ce prince était doué de toutes les qualités d'esprit et de cœur qui forment les héros, il aima les beaux-arts et surtout notre grande science. Etant monté sur le trône, il se déclara grand-maître de l'Ordre, lui accorda plusieurs privilèges et franchises⁴⁷, et dès lors les membres de notre confrérie prirent le nom de francs-maçons⁴⁸.

Depuis ce temps la Grande-Bretagne devint le siège de la science arcane, la conservatrice de nos dogmes et le dépositaire de tous nos secrets⁴⁹. Des îles britanniques l'antique science commence à passer dans la France⁵⁰. La nation la plus spirituelle de l'Europe⁵¹ va devenir le centre de l'Ordre et répandra sur nos statuts les grâces, la délicatesse et le bon goût, qualités essentielles dans un Ordre dont la base est la sagesse, la force et la beauté⁵² du génie⁵³. C'est dans nos loges à l'avenir que les français verront sans voyager, comme dans un tableau raccourci, les caractères de toutes les nations⁵⁴, et c'est ici que les étrangers apprendront par expérience que la France est la vraie patrie de tous les peuples⁵⁵. »

NOTES

1. Francis BACON, *La Nouvelle Atlantide*, trad. Michèle Le Dœuff et Margaret Llasera, Paris, Payot 1983, p. 59.
2. Jean DANIELOU, « La symbolique cosmique du temple de Jérusalem » dans *Symbolisme cosmique et monuments religieux*, catalogue de l'exposition du musée Guimet, Paris juillet 1953, éd. des Musées nationaux, tome I p. 61-64.
3. Les temples sont associés aux plus hautes connaissances d'une part en raison de leur symbolisme cosmologique qui constitue l'essentiel de la science astronomique et de la philosophie traditionnelles, et d'autre part en raison de leur ornementation, depuis les Textes des pyramides (- 3000) qui décorent la chambre sépulcrale de ces tombeaux gigantesques, jusqu'aux cathédrales gothiques dont les bas-reliefs reproduisent, comme l'a montré Emile Mâle, le savoir des sommes théologiques de l'époque.
4. « Aedificandi si es affectus, habes fabricam mundi, mensuras arca (Gen. 6,14), ambitum tabernaculi (Ex. 26,1 etc.), fastigium templi Salomonis (I Rois 6,1 etc.), ipsius per mundum membra Ecclesiae quam illa omnia figurabant » (*Liber de promissionibus et praedictionibus Dei V, XIV, 17 in P.L. 51, 856 B*).
5. Pierre CHEVALLIER, *Les Ducs sous l'acacia ou les premiers pas de la franc-maçonnerie française 1725-1743*, Genève, Slatkine 1994, p. 150.
6. *Ibid.* p. 9-44.
7. Décembre.
8. La maçonnerie, en particulier celle des monuments décrits dans la Bible comme le temple de Salomon dont les noms des deux colonnes (Boaz et Jakin) sont utilisés en maçonnerie comme mots sacrés.
9. Impossible historiquement parlant. Cet abus de langage s'explique sous la plume de Ramsay par l'analogie que ce dernier retient entre les agapes maçonniques et les banquets des mystères de l'antiquité gréco-romaine.
10. La Bible hébraïque.
11. Affirmation aussi importante qu'elle est vraie : la Bible constitue aujourd'hui le seul mémorial connu de l'intégralité de la tradition primordiale, mémorial dont le caractère intact et intelligible fait de lui le seul document actuellement susceptible de permettre aux contemporains de retrouver le contenu de cette tradition.
12. *Les Anciens Devoirs*.
13. Même si la géométrie divine se retrouve dans la philosophie grecque de l'antiquité, ce symbole du Dieu Géomètre semble être directement inspiré de Sag. II,20 : « Tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids. »
14. Pensée platonicienne. Le « vrai beau » désigne ici les principes ontologiques symbolisés par le Grand Géomètre architecte de l'univers.
15. Gen. 6,13-22.
16. Non du point de vue socio-historique, mais du point de vue typologique.
17. L'ésotérisme propre au symbolisme architectural.
18. Essence même de la Qabalah qu'est la « tradition » ou transmission orale des principes de l'exégèse symbolique de la Bible.
19. Gen. 39-50.
20. Cette science du symbolisme architectural avait probablement été transmise à Joseph par Jacob, qui avait eu la révélation du symbolisme cosmologique des menhirs dont les obélisques sont la traduction égyptienne (Gen. 28,10-22).
21. Cf. note 17 et le passage concerné. C'est un fait que jusqu'à preuve du contraire, seule la Bible principalement en ses cinq premiers chapitres (Gen. 1-5) rend compte de la Tradition primordiale qu'était le symbolisme traditionnel des constellations, source commune de l'ensemble des traditions symboliques apparues au cours de l'histoire.

22. Cf. Ex. 25,9. Le modèle du sanctuaire entrevu par Moïse sur la montagne ne pouvait être que la structure du ciel étoilé (cf. Hébr. 8,5), qui joue un rôle capital dans l'ensemble de la Bible. Dans ses *Constitutions* de 1723, Anderson avait évoqué le modèle du tabernacle montré à Moïse sur la montagne, mais sans parler de sa nature céleste.

23. Lois éthiques, ontologiques et psychologiques symbolisées par le plan des édifices sacrés de l'antiquité, que ce soit en Mésopotamie, en Egypte, en Israël (voir les descriptions bibliques des sanctuaires juifs), ou plus tard en Grèce.

24. Cf. Sag. 11,20.

25. Affirmation fondée sur la typologie biblique du temple.

26. Pour l'ensemble de ce passage, voir I Rois 5-7.

27. Vague écho de la légende compagnonique du meurtre de maître Hiram (XV^e siècle), qui sera reprise par la maçonnerie spéculative en 1730 (Samuel Prichard, *Maçonnerie disséquée*).

28. On pense d'abord aux livres sapientiaux attribués au roi Salomon : les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, et le livre de la Sagesse.

En réalité, Ramsay fait ici référence à I Rois 5,9-14 et à Sag. 7,15-21 qui évoquent les connaissances ésotériques de Salomon, qu'il présente comme la référence culturelle de base de la tradition maçonnique.

29. L'emploi du mot loge est ici un anachronisme.

30. Ce Livre de Salomon fait référence à I Rois 5,9-14 et à Sag. 7,15-21.

31. Nous n'avons conservé aucune trace de cette légende apocryphe. Ramsay ferait-il toutefois ici allusion au symbolisme salomonien de l'art gothique des cathédrales ?

32. Compte tenu de la note 31, Ramsay ferait ici référence aux origines salomoniennes de l'art gothique des cathédrales médiévales, qui donnèrent naissance pendant la guerre de cent ans aux premières loges opératives de Grande-Bretagne.

33. En qualité de constructeur de l'arche et du premier autel.

34. En raison de ce qu'il bâtit quatre autels.

35. Par référence au fait que Jacob dressa un menhir.

36. En vertu de ce qu'il fut le constructeur du sanctuaire de l'époque de l'exode.

37. Parce qu'il bâtit le temple de Jérusalem.

38. Parce qu'il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

39. Les traditions sont de simples emprunts culturels qui n'impliquent aucune filiation socio-historique.

40. Histoire au sens de filiation sociologique, institutionnelle.

41. Ramsay fait commencer l'histoire institutionnelle de la franc-maçonnerie aux débuts des croisades, soit à la fin du XI^e siècle (le premier texte maçonnique date en réalité de 1356).

42. C'est-à-dire à leur fonction symbolique et didactique qui était primitivement la leur, projet apparemment réalisé par le style gothique des cathédrales dans la mesure où ces dernières reprenaient le modèle fourni par le temple de Salomon.

43. Cf. note 28.

44. La suite du texte et la version finale (1737) du *Discours* autorisent à combler cet espace vide par : « Les Chevaliers de saint Jean de Jérusalem ». Emprunt possible à un passage d'un écrit de Jonathan Swift daté de 1724, la *Lettre de la Grande-maîtresse des franc-maçonnnes à M. Harding imprimeur*, dont Ramsay ne semble pas avoir perçu le caractère totalement fictif et ironique. Toutefois il convient de signaler que le thème des croisés a pu être inspiré à Ramsay par la duchesse de Bouillon qui était dame de l'Ordre de la Croisade (Pierre CHEVALLIER, *Les Ducs sous l'acacia*, op. cit., p. 260).

45. L'appellation des loges de saint Jean n'avait aucun rapport avec les Ordres chevaleresques ; elle était exclusivement due à l'analogie entre la figure de Jean-Baptiste et la symbolique du signe pénal dit guttural utilisé par les maçons (cf. à ce sujet notre annotation au manuscrit d'*Edimbourg*).

46. Cf. Néh. 4,7-17.

47. Le premier texte maçonnique connu, le *Règlement pour les maçons de Londres* (1356), est postérieur à Edouard I^{er} (1239-1307), qui n'a pu pour cette raison remplir le rôle que lui attribue par erreur Ramsay, qui semble le confondre avec Edouard III.

48. Le premier texte maçonnique anglo-saxon date de 1356 : il s'agit du *Règlement pour les maçons de Londres*.

49. L'ésotérisme propre au symbolisme architectural, tel que l'étudient les francs-maçons.

50. La franc-maçonnerie passa de Grande-Bretagne en France en 1725.

51. Ramsay désavoue ici la qualité spirituelle des anglo-saxons, peut-être en raison de la persistance en Grande-Bretagne des conflits inter-confessionnels et inter-régionaux.

52. Ce sont là les trois dénominations de trois piliers qui occupent le centre d'une loge maçonnique.

53. L'une des interprétations du symbole maçonnique de la lettre G. Mais surtout chez Ramsay un emprunt aux *Constitutions* d'Anderson de 1723, qui évoquèrent le « génie » (genius) à deux reprises (p. 25 et 47 de l'édition anglaise).

54. Allusion au cosmopolitisme qui transcende les identitarismes nationaux. La conclusion de Ramsay semble indiquer qu'à ses yeux, la maçonnerie anglo-saxonne était en 1736 incapable de faire preuve d'internationalisme. N'oublions pas qu'en qualité d'écossais, Ramsay a pu être l'objet d'un certain ostracisme de la part des anglais.

55. Ce texte a été édité en tout dans : Raoul CHANDON DE BRIAILLES et Henri BERTAL, *Archives municipales d'Epernay*, Paris, Leclerc 1906, p. 332-336 ; et en partie dans : Pierre CHEVALLIER, *Les Ducs sous l'acacia*, Genève, Slatkine 1994, p. 147-149.

2. LA VERSION DE 1737

La version de 1737 du *Discours* de Ramsay a été publiée en 1738 dans un recueil intitulé *Lettres de M. de V*** avec plusieurs pièces de différens auteurs*, à La Haye chez Pierre Poppy (p. 47-70). Ce texte, dont Pierre Chevallier a montré qu'il intégrait quelques remaniements apportés par des tiers¹, peut être daté du 20 mars 1737. Nous nous sommes permis d'en moderniser l'orthographe pour en faciliter la lecture. Bien que nous retrouvions dans cette version définitive du *Discours* de Ramsay des échos précis de la version de 1736, la référence à l'ésotérisme salomonien ne semble plus constituer le thème dominant du nouveau *Discours*. Quatre thèmes nouveaux orchestrent désormais le *Discours* de 1737 : le profond pacifisme de l'ordre maçonnique, l'invocation d'une origine chevaleresque (templière) de la franc-maçonnerie, la référence au savoir universel, et la vocation de la franc-maçonnerie à rendre l'architecture à son institution primitive. Analysons de près ces quatre thèmes.

a) Une origine chevaleresque (templière) de la franc-maçonnerie ?

Nous avons montré plus haut que dans son *Discours* de 1736, Ramsay faisait remonter les loges maçonniques de saint Jean à l'époque des croisades, qui se caractérisa par la réapparition de l'ésotérisme Salomonien sous la forme de l'architecture gothique des cathédrales. Ce thème réapparaît discrètement dans son *Discours* de 1737, où Ramsay parle de « nos ancêtres les croisés » tout en développant sa pensée à ce sujet. Pour lui, les mots sacrés de la maçonnerie spéculative Boaz et Jakin du temple de Salomon font référence aux origines salomonniennes de l'art gothique. Cet ésotérisme salomonien (cf. I Rois 5,13 et Sag. 7,15-21), retrouvé dit-il au XI^e siècle (il est vrai qu'un des motifs salomoniens des cathédrales gothiques, les deux tours de la façade occidentale, apparaît au XI^e siècle), serait réapparu d'après lui non pas en Ile-de-France, mais en Palestine où les croisés se révélèrent être des constructeurs d'envergure. Et Ramsay de fournir deux prétendues preuves de cette origine « templière » (même s'il ne prononce pas ce mot, c'est cependant bien une origine templière qu'il invoque pour la franc-maçonnerie) de l'Ordre maçonnique :

- d'une part la dénomination « loge de saint Jean » proviendrait d'après lui de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dénomination tardive de l'Ordre de l'Hôpital qui hérita précisément des biens temporels des templiers ;

- et d'autre part toujours d'après Ramsay, les trois degrés de la franc-maçonnerie (apprenti, compagnon et maître) reflétaient les trois rangs (novice, profès, parfait) des Ordres religieux comme l'Ordre du temple.

Ces propos de Ramsay sont dénués de fondements historiques. L'architecture gothique des cathédrales n'est pas originaire de Palestine mais d'Ile-de-France (elle ne doit donc rien aux remarquables constructeurs que furent les templiers en Palestine) ; la dénomination « loge de saint Jean » ne doit rien à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (cf. notre annotation à l'*Edimbourg*, 1696) ; enfin en dépit de l'analogie qui permet de les rapprocher, les trois degrés de la maçonnerie ne proviennent pas des trois rangs institués dans les Ordres religieux. En conclusion, nous ne pouvons suivre Ramsay dans son inclination à présenter les croisés (et en particulier les templiers) comme l'origine sociologique des francs-maçons. Cependant Ramsay ne se trompe pas lorsqu'il semble implicitement rapprocher les mots sacrés de la franc-maçonnerie (Boaz et Jakin) des origines salomonniennes de l'art gothique.

Pour ce seul motif ses deux *Discours* de 1736 et 1737 méritaient - ce qui leur arriva - de devenir en dépit de leurs erreurs historiques une charte philosophique de la franc-maçonnerie moderne.

b) La référence au savoir universel

Ramsay appelle les maçons à collaborer à un dictionnaire encyclopédique qui refléterait l'universalité du savoir en regroupant les connaissances propres aux beaux-arts, aux sciences utiles et aux arts libéraux. Si la mention des arts libéraux est dans le *Discours* de 1737 un emprunt probable aux *Anciens Devoirs*, il convient toutefois de remarquer que la triade beaux-arts, sciences utiles et arts libéraux est dans ce même *Discours* un emprunt direct au projet épistémologique décrit par Francis Bacon dans sa *Nouvelle Atlantide*². Nous comprenons ainsi que dans ce *Discours* de 1737, Ramsay ne cesse de prendre appui sur la pensée de Bacon tout en substituant à sa référence baconienne du *Discours* de 1736 (l'ésotérisme salomonien de I Rois 5,13 et Sag. 7,15-21) un emprunt nouveau au même ouvrage de Bacon : l'idée d'un projet encyclopédique.

Il s'avère alors que pour l'auditoire probablement peu au fait de la pensée de Bacon qu'étaient les maçons français de 1737, l'idée de ce projet encyclopédique³ était certainement moins dérangeante que l'idée d'un ésotérisme salomonien cependant bel et bien issu de la Bible.

c) Rendre l'architecture à son institution primitive

Dans ses *Constitutions* de 1723, James Anderson soulignait que par le passé, certains de ses compatriotes « ordonnèrent que lesdites nouvelles églises seraient élevées selon l'ancien style romain... Et les honorables commissaires actuels, qui ont le même bon jugement sur l'architecture, poursuivent le même grand et louable projet et font revivre l'ancien style »⁴. Au reste une bonne partie des *Constitutions* d'Anderson fait l'apologie réitérée du style romain de Vitruve et d'Auguste. Dans le *Discours* de Ramsay de 1736, le projet analogue de rendre l'architecture à son institution primitive semblait faire référence au retour à l'ésotérisme salomonien amorcé au XII^e siècle par les constructeurs gothiques. Mais dans le *Discours* de 1737, cette même expression semble revêtir quatre sens nouveaux. Il s'agit :

- de rendre à l'Ordre maçonnique l'humanisme (philanthropie) qui était originellement le sien⁵ ;
- de restaurer le caractère exclusivement masculin de l'Ordre maçonnique qui était originellement le sien ;
- de restituer aux églises chrétiennes de Palestine le culte chrétien qui était originellement le leur⁶ ;
- enfin de rendre à l'Ordre maçonnique l'œcuménisme religieux qui était originellement le sien⁷.

Cependant nous aurons à examiner plus loin si la composition majoritairement française de l'auditoire de Ramsay en 1737 n'éclaire pas plus en profondeur le véritable sens de cette idée du retour de l'architecture à son institution primitive.

d) Le pacifisme de l'Ordre

Pour Ramsay, la franc-maçonnerie est fondamentalement humaniste, et c'est grâce à sa philanthropie qu'elle réussit à transcender tant les divergences théologiques que les inégalités sociales⁸ et les conflits politiques⁹, ce qui permet aux maçons d'échapper à la fois aux guerres de religion, aux luttes de classes (qu'on me pardonne cet anachronisme) et aux conflits inter-nationaux.

e) La portée générale du *Discours* de 1737

Alors que le *Discours* de 1736, tout imprégné de la *Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon, était d'abord une profession de foi en l'ésotérisme tant du savoir salomonien que de l'architecture décrite dans la Bible, le *Discours* de 1737, sans renier la pensée du *Discours* de 1736 à laquelle il fait discrètement et brièvement référence, est d'abord une profession de foi philosophique en la double universalité religieuse et humaniste que Ramsay appelle les maçons à concrétiser entre autres moyens grâce à la réalisation d'un dictionnaire encyclopédique ouvert au savoir universel. Une telle réorientation de l'éclairage s'explique par deux aspects du contexte historique du *Discours* de 1737.

- Le *Discours* de 1736 avait été lu devant les membres de la première loge parisienne, qui avait été créée par une très forte majorité d'anglo-saxons. Son inspiration à la fois baconienne (il empruntait à la *Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon) et opérative (il se référait dans le sillage des *Anciens Devoirs* maçonniques à l'histoire et au symbolisme des édifices mentionnés dans la Bible) était par-

faitement adaptée à son auditoire anglo-saxon de 1736. Or l'auditoire devant lequel Ramsay devait prononcer son *Discours* en 1737 n'était plus du tout le même. Ce n'était plus l'auditoire d'outre-Manche, imprégné de la philosophie de Francis Bacon et (à travers les *Constitutions* d'Anderson de 1723) de la tradition des *Anciens Devoirs*, qu'étaient les membres de la loge Saint-Thomas n° 1 ; c'était « une assemblée générale de l'Ordre » en France¹⁰, autrement dit un auditoire composé d'une écrasante majorité de français probablement peu au fait de la pensée de Francis Bacon et de la tradition maçonnique des *Anciens Devoirs*.

- Second aspect du contexte historique qui explique le changement d'éclairage du *Discours* de Ramsay en 1737 : dans une lettre datée du 20 mars 1737 Ramsay soumit l'approbation de la seconde version de son *Discours* au ministre de Louis XV le cardinal de Fleury¹¹, requête qui s'explique par le fait qu'en qualité de protégé de Fleury, Ramsay ne pouvait se permettre d'agir contre l'opinion de ce dernier.

« Discours prononcé à la Réception des Francs-maçons
par M. de Ramsay, Grand Orateur de l'Ordre

La noble ardeur que vous montrez, messieurs, pour entrer dans le très ancien¹² et très illustre Ordre des francs-maçons, est une preuve certaine que vous possédez déjà toutes les qualités nécessaires pour en devenir les membres. Ces qualités sont la philanthropie sage, la morale pure, le secret inviolable¹³ et le goût des beaux-arts¹⁴.

Lycurgue, Solon, Numa et tous les autres législateurs politiques n'ont pu rendre leurs établissements durables ; quelque sages qu'aient été leurs lois, elles n'ont pu s'étendre dans tous les pays ni convenir au goût, au génie, aux intérêts de toutes les nations. La philanthropie n'était pas leur base. L'amour de la patrie mal entendu et poussé à l'excès détruisait souvent dans ces républiques guerrières l'amour de l'humanité en général. Les hommes ne sont pas distingués essentiellement par la différence des langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, des pays qu'ils occupent¹⁵, ni des dignités dont ils sont revêtus¹⁶. Le monde entier n'est qu'une grande république, dont chaque nation est une famille, et chaque particulier un enfant¹⁷. C'est pour faire revivre et répandre ces anciennes maximes prises dans la nature de l'homme, que notre société fut établie. Nous voulons réunir tous les hommes d'un esprit éclairé et d'une humeur agréable, non seulement par l'amour des beaux-arts, mais encore plus par les grands principes de vertu, où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier, où toutes les nations peuvent puiser des connaissances solides, et où tous les sujets des différents royaumes peuvent conspirer sans jalousie, vivre sans discorde, et se chérir mutuellement sans renoncer à leur patrie.

Nos ancêtres les Croisés¹⁸, rassemblés de toutes les parties de la chrétienté dans la Terre sainte, voulurent réunir ainsi dans une seule confraternité les sujets de toutes les nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes supérieurs qui, sans intérêt grossier, sans écouter l'envie naturelle de dominer, ont imaginé un établissement dont le but unique est la réunion des esprits et des cœurs pour les rendre meilleurs, et former dans la suite des temps une nation spirituelle où, sans déroger aux divers devoirs que la différence des états exige, on créera un peuple nouveau qui, en tenant de plusieurs nations, les cimentera toutes en quelque sorte par les liens de la vertu et de la science¹⁹.

La saine morale est la seconde disposition requise dans notre société. Les Ordres religieux furent établis pour rendre les hommes chrétiens parfaits ; les Ordres militaires pour inspirer l'amour de la belle gloire ; l'Ordre des francs-maçons fut institué pour former des hommes et des hommes aimables, des bons citoyens et des bons sujets, inviolables dans leurs promesses, fidèles adorateurs du Dieu de l'amitié, plus amateurs de la vertu que des récompenses.

*Polliciti servare fidem, sanctumque vereri
Numen amicitiae, mores, non munera amare*²⁰.

Ce n'est pas cependant que nous nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois espèces de confrères, des novices ou des apprentis, des compagnons ou des profès, des maîtres ou des parfaits²¹. Nous expliquons aux premiers les vertus morales et philanthropes, aux seconds les vertus héroïques ; aux derniers, les vertus surhumaines et divines. De sorte que notre institut renferme toute la philosophie des sentiments, et toute la théologie du cœur²². C'est pourquoi un de nos vénérables confrères²³ dit dans une ode pleine d'un noble enthousiasme :

Francs-maçons, illustre Grand-Maître
Recevez mes premiers transports
Dans mon cœur l'ordre les fait naître ;
Heureux ! si de nobles efforts

Me font mériter votre estime,
M'élèvent à ce vrai sublime
A la première vérité
A l'essence pure et divine
De l'âme céleste origine
Source de vie et de clarté.

Comme une philosophie sévère, sauvage, triste et misanthrope dégoûte les hommes de la vertu, nos ancêtres les Croisés voulurent la rendre aimable par l'attrait des plaisirs innocents, d'une musique agréable, d'une joie pure, et d'une gaieté raisonnable. Nos sentiments ne sont pas ce que le monde profane et l'ignorant vulgaire s'imaginent. Tous les vices du cœur et de l'esprit en sont bannis, et l'irréligion et le libertinage²⁴, l'incrédulité et la débauche.

C'est dans cet esprit qu'un de nos poètes dit :

Nous suivons aujourd'hui des sentiers peu battus
Nous cherchons à bâtir et tous nos édifices
Sont ou des cachots pour les vices
Ou des temples pour les vertus²⁵.

Nos repas ressemblent à ces vertueux soupers d'Horace où l'on s'entretenait de tout ce qui pouvait éclairer l'esprit, perfectionner le cœur, et inspirer le goût du vrai²⁶, du bon²⁷ et du beau :

O! noctes, cœnaeque Deum...
Sermo oritur non de regnis domibusve alienis ;
... sed quod magis ad nos
Pertinet, et nescire malum est, agitamus ; utrumne
Divitiis homines, an sint virtute beati ;
Quidve ad amicitias usus rectumve trahat nos
Et quae sit natura boni, summumque quid ejus²⁸.

Ici l'amour de tous les désirs se fortifie. Nous bannissons de nos loges toute dispute qui pourrait altérer la tranquillité de l'esprit, la douceur des mœurs, les sentiments d'amitié, et cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécents, et de toutes les passions discordantes.

Les obligations donc que l'Ordre vous impose sont de protéger vos confrères par votre autorité, de les éclairer par vos lumières, de les édifier par vos vertus, de les secourir dans leurs besoins, de sacrifier tout ressentiment personnel, et de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix, à la concorde et à l'union de la société.

Nous avons des secrets ; ce sont des signes figuratifs²⁹ et des paroles sacrées³⁰, qui composent un langage tantôt muet et tantôt très éloquent, pour le communiquer à la plus grande distance, et pour reconnaître nos confrères, de quelque langue ou de quelque pays qu'ils soient. C'étaient, selon les apparences, des mots de guerre³¹ que les Croisés se donnaient les uns aux autres pour se garantir des surprises des Sarrasins, qui se glissaient souvent déguisés parmi eux pour les trahir et les assassiner. Ces signes et ces paroles rappellent le souvenir ou de quelque partie de notre science³², ou de quelque vertu morale, ou de quelque mystère de la foi.

Il est arrivé chez nous ce qui n'est guère arrivé dans aucune autre société.

Nos loges ont été établies et se répandent aujourd'hui dans toutes les nations policées, et cependant dans une si nombreuse multitude d'hommes, jamais aucun confrère n'a trahi nos secrets. Les esprits les plus légers, les plus indiscrets et les moins instruits à se taire, apprennent cette grande science aussitôt qu'ils entrent dans notre société. Tant l'idée de l'union fraternelle a d'empire sur les esprits. Ce secret inviolable contribue puissamment à lier les sujets de toutes les nations, et à rendre la communication des bienfaits facile et mutuelle entre eux. Nous en avons

plusieurs exemples dans les Annales de notre Ordre³³, nos confrères qui voyageaient dans les différents pays de l'Europe, s'étant trouvés dans le besoin, se sont fait connaître à nos loges, et aussitôt ils ont été comblés de tous les secours nécessaires. Dans le temps même des guerres les plus sanglantes, des illustres prisonniers ont trouvé des frères où ils ne croyaient trouver que des ennemis. Si quelqu'un manquait aux promesses solennelles qui nous lient, vous savez, messieurs, que les plus grandes peines sont les remords de sa conscience, la honte de sa perfidie, et l'exclusion de notre société, selon ces belles paroles d'Horace :

Est et fideli tuta silentio
Merces ; vetabo qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ, sub isdem
Sit trabibus, fragilemve mecum
Solvat phaselum...³⁴

Oui messieurs, les fameuses fêtes de Cérès à Eleusis dont parle Horace aussi bien que celles d'Isis en Egypte, de Minerve à Athènes, d'Uranie chez les Phéniciens, et de Diane en Scythie avaient quelque rapport à nos solennités³⁵. On y célébrait des mystères où se trouvaient plusieurs vestiges de l'ancienne religion de Noé³⁶ et des patriarches ; ensuite on finissait par les repas et les libations, mais sans les excès, les débauches, et l'intempérance où les païens tombèrent peu à peu. La source de toutes ces infamies fut l'admission des personnes de l'un et de l'autre sexe aux assemblées nocturnes contre la primitive institution³⁷. C'est pour prévenir de semblables abus que les femmes sont exclues de notre Ordre³⁸. Ce n'est pas que nous soyons assez injustes pour regarder le sexe comme incapable de secret, mais c'est parce que sa présence pourrait altérer insensiblement la pureté de nos maximes et de nos mœurs :

Si le sexe est banni, qu'il n'en ait point d'alarmes
Ce n'est point un outrage à sa fidélité
Mais on craint que l'amour entrant avec ses charmes
Ne produise l'oubli de la fraternité.
Noms de frère et d'ami seraient de faibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité³⁹.

La quatrième qualité requise pour entrer dans notre Ordre est le goût des sciences utiles⁴⁰ et des arts libéraux de toutes les espèces ; ainsi l'Ordre exige de chacun de vous de contribuer par sa protection, par sa libéralité, ou par son travail à un vaste ouvrage auquel nulle Académie, et nulle université ne peuvent suffire, parce que toutes les sociétés particulières étant composées d'un très petit nombre d'hommes, leur travail ne peut pas embrasser un objet aussi immense. Tous les Grands Maîtres en Allemagne, en Angleterre, en Italie et par toute l'Europe exhortent tous les savants et tous les artistes de la confraternité de s'unir pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire universel de tous les arts libéraux et de toutes les sciences utiles⁴¹, la théologie et la politique seules exceptées⁴². On a déjà commencé l'ouvrage à Londres⁴³ ; mais par la réunion de nos confrères on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non seulement le mot technique et son étymologie, mais on donnera encore l'histoire de la science et de l'art, ses grands principes et la manière d'y travailler. De cette façon on réunira les lumières de toutes les nations dans un seul ouvrage, qui sera comme un magasin général, et une bibliothèque universelle de tout ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide et d'utile dans toutes les sciences naturelles et dans tous les arts nobles. Cet ouvrage augmentera dans chaque siècle, selon l'augmentation des lumières ; c'est ainsi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des Belles lettres et des Beaux-arts dans toute l'Europe.

Le nom de francs-maçons ne doit donc pas être pris dans un sens littéral, grossier et matériel, comme si nos instituteurs avaient été de simples ouvriers en pierre et en marbre, ou des génies

purement curieux qui voulaient perfectionner les arts. Ils étaient non seulement d'habiles architectes qui voulaient consacrer leurs talents et leurs biens à la construction des temples extérieurs, mais aussi des princes⁴⁴ religieux et guerriers qui voulaient éclairer, édifier et protéger les temples vivants du Très-Haut⁴⁵. C'est ce que je vais montrer en vous développant l'origine et l'histoire de l'Ordre.

Chaque famille, chaque république, et chaque empire dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure, a sa fable et a sa vérité, sa légende et son histoire, sa fiction et sa réalité. Quelques-uns font remonter notre institution jusqu'au temps de Salomon, de Moïse, des patriarches, de Noé même⁴⁶, Quelques autres prétendent que notre fondateur fut Enoch, le petit-fils du Protoplaste, qui bâtit la première ville et l'appela de son nom⁴⁷. Je passe rapidement sur cette origine fabuleuse⁴⁸, pour venir à notre véritable histoire. Voici donc ce que j'ai pu recueillir dans les très anciennes Annales de l'histoire de la Grande-Bretagne, dans les actes du Parlement d'Angleterre, qui parlent souvent de nos privilèges, et dans la tradition vivante de la nation britannique⁴⁹ qui a été le centre et le siège de notre confraternité depuis l'onzième siècle⁵⁰.

Du temps des guerres saintes dans la Palestine, plusieurs princes, seigneurs et citoyens entrèrent en société, firent vœu de rétablir les temples des chrétiens dans la Terre sainte, et s'engagèrent par serment à employer leurs talents et leurs biens pour ramener l'architecture à (sa) primitive institution⁵¹. ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques tirés du fond de la religion⁵², pour se distinguer des infidèles, et se reconnaître d'avec les Sarrasins. On ne communiquait ces signes et ces paroles qu'à ceux qui promettaient solennellement et souvent même aux pieds des autels de ne les jamais révéler. Cette promesse sacrée n'était donc plus un serment exécrationnel, comme on le débite, mais un lien respectable pour unir les hommes de toutes les nations dans une même confraternité. Quelque temps après, notre Ordre s'unit intimement avec les chevaliers de S. Jean de Jérusalem⁵³. Dès lors et depuis, nos loges portèrent le nom des loges de S. Jean dans tous les pays⁵⁴. Cette union se fit en imitation des israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second temple, pendant qu'ils maniaient d'une main la truelle et le mortier, ils portaient de l'autre l'épée et le bouclier (Esdras chap. IV, v. 16)⁵⁵.

Notre Ordre par conséquent ne doit pas être regardé comme un renouvellement de bacchanales, et une source de folle dissipation, de libertinage effréné, et d'intempérance scandaleuse, mais comme un Ordre moral, institué par nos ancêtres dans la Terre sainte pour rappeler le souvenir des vérités les plus sublimes, au milieu des innocents plaisirs de la société.

Les rois, les princes et les seigneurs, en revenant de la Palestine dans leur pays, y établirent des loges différentes⁵⁶. Du temps des dernières croisades on voit déjà plusieurs loges érigées en Allemagne⁵⁷, en Italie, en Espagne, en France⁵⁸ et de là en Ecosse⁵⁹, à cause de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux nations.

Jacques Lord Stewart d'Ecosse fut Grand Maître d'une loge établie à Kilwinning⁶⁰ dans l'ouest d'Ecosse en l'an 1286, peu de temps après la mort d'Alexandre III roi d'Ecosse, et un an avant que Jean Baliol montât sur le trône. Ce seigneur écossais reçut francs-maçons dans sa loge les comtes de Gloucester⁶¹ et d'Ulster, seigneurs anglais et irlandais.

Peu à peu nos loges, nos fêtes et nos solennités furent négligées dans la plupart des pays où elles avaient été établies. De là vient le silence des historiens de presque tous les royaumes sur notre Ordre, hors ceux de la Grande-Bretagne. Elles se conservèrent néanmoins dans toute leur splendeur parmi les Ecossais, à qui nos rois confièrent pendant plusieurs siècles la garde de leur sacrée personne. Après les déplorables traverses des croisades, le dépérissement des armées chrétiennes et le triomphe de Bendocdar Soudan d'Egypte, pendant la huitième et dernière croisade, le fils d'Henry III d'Angleterre, le grand prince Edouard, voyant qu'il n'y avait plus de sûreté pour ses confrères dans la Terre sainte, quand les troupes chrétiennes s'en retireraient, les ramena tous, et cette colonie de frères s'établit ainsi en Angleterre. Comme ce prince était doué

de toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui forment les héros, il aima les beaux-arts, se déclara protecteur de notre Ordre, lui accorda plusieurs privilèges et franchises, et dès lors les membres de cette confraternité prirent le nom de francs-maçons.

Depuis ce temps⁶² la Grande-Bretagne devint le siège de notre science, (la) conservatrice de nos lois, et la dépositaire de nos secrets. Les fatales discordes de religion qui embrasèrent et déchirèrent l'Europe dans le seizième siècle firent dégénérer notre Ordre de la grandeur et de la noblesse de son origine⁶³. On changea, on déguisa, ou l'on retrancha plusieurs de nos rites et usages qui étaient contraires aux préjugés du temps. C'est ainsi que plusieurs de nos confrères oublièrent, comme les anciens juifs, l'esprit de notre loi, et n'en conservèrent que la lettre et l'écorce. Notre Grand Maître, dont les qualités respectables surpassent encore la naissance distinguée, veut que l'on rappelle tout à sa première institution⁶⁴ dans un pays où la religion et l'Etat ne peuvent que favoriser nos lois.

Des îles britanniques, l'antique science commence à repasser dans la France⁶⁵ sous le règne du plus aimable des rois⁶⁶, dont l'humanité fait l'âme de toutes les vertus, sous le ministère d'un Mentor⁶⁷ qui a réalisé tout ce qu'on avait imaginé de plus fabuleux. Dans ce temps heureux où l'amour de la paix est devenu la vertu des héros, la nation la plus spirituelle de l'Europe deviendra le centre de l'Ordre⁶⁸; elle répandra sur nos ouvrages, nos statuts et nos mœurs, les grâces, la délicatesse et le bon goût, qualités essentielles dans un Ordre dont la base est la sagesse, la force et la beauté du génie⁶⁹. C'est dans nos loges à l'avenir, comme dans des écoles publiques, que les français verront, sans voyager, les caractères de toutes les nations, et c'est dans ces mêmes loges que les étrangers apprendront par expérience que la France est la vraie patrie de tous les peuples⁷⁰. *Patria gentis humanae*⁷¹. »

NOTES

1. Pierre CHEVALLIER, *Les Ducs sous l'acacia ou les premiers pas de la franc-maçonnerie française 1725-1743*, Genève, Slatkine 1994, p. 151.

2. Sir Francis BACON, *La Nouvelle Atlantide*, trad. Michèle Le Dœuff et Margaret Llasera, Paris, Payot 1983, p. 60, 83 et 85.

3. D'après Antoine de Geusau cité par Antoine Büsching, en 1741, Ramsay alors Grand Chancelier de l'Ordre maçonnique envisageait de faire faire aux maçons, lors des tenues de loge, des exposés - origine des planches actuelles - en particulier sur l'architecture, la musique, la peinture, la gravure et l'histoire (Pierre CHEVALLIER, *Les Ducs sous l'acacia*, *op. cit.* p. 303-305).

4. ANDERSON, *Constitutions (1723)*, trad. Daniel Ligou, Paris, Edimaf 1987, p. 167 (p. 44 du texte anglais).

5. Pour Ramsay, la franc-maçonnerie conservait les mystères de la religion adamique, qui est la religion universelle de tout être humain (Pierre CHEVALLIER, *Les Ducs sous l'acacia*, *op. cit.* p. 215). C'est peut-être là un écho du début des Constitutions d'Anderson de 1723, qui affirment qu'Adam possédait les arts libéraux inscrits dans son cœur.

6. Cf. *ibid.* p. 303. Mais dans sa lettre au marquis de Caumont du 1^{er} avril 1737, Ramsay parle plutôt de réformer les mœurs des croisés (*ibid.* p. 215).

7. Allusion aux guerres de religion en Grande-Bretagne, et à l'intolérance exercée dans ce pays contre les catholiques (cf. *ibid.* p. 216 et 304).

8. Sur la référence explicite de Ramsay à l'égalité entre les hommes par-delà la différence de leurs conditions sociales, cf. Pierre CHEVALLIER, *ibid.* p. 304.

9. Ramsay se référa explicitement à la lutte sanglante des Hanovre contre les Stuarts dans sa lettre au marquis de Caumont du 1^{er} avril 1737 (*ibid.* p. 216).

10. *Ibid.* p. 150.

11. *Ibid.* p. 144 et 150.

12. Même si les premières loges maçonniques sont probablement apparues en Grande-Bretagne avec les premiers chantiers de cathédrales gothiques, soit au début du XII^e siècle, il n'en reste pas moins que le premier texte maçonnique anglo-saxon connu est le *Règlement pour les maçons de Londres* datant de 1356.

13. Thème traditionnel des *Anciens Devoirs* puis des catéchismes symboliques.
14. Principalement les quatre arts plastiques que sont le dessin, la peinture, la sculpture, et l'architecture. Auxquels on ajoute par extension la musique et la chorégraphie.
15. Ramsay cherche ici à fonder l'universalité de la maçonnerie sur un cosmopolitisme, ou plutôt sur un internationalisme qui transcende les identitarismes nationalistes.
16. Ramsay cherche ici à fonder l'universalité de la maçonnerie sur un humanisme qui transcende les clivages sociaux.
17. Idée exprimée deux fois par Fénelon aux livres 9 et 17 de ses *Aventures de Télémaque* : « Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels » (Paris, Dunod 1994, coll. Classiques Garnier, p. 318) ; « Le monde entier... est la république universelle... chaque peuple... n'est que comme une grande famille » (*ibid.* p. 537).
18. En faisant des croisés les ancêtres des maçons, Ramsay inverse le propos d'Anderson qui dans ses *Constitutions* de 1723 écrivait : « Les sociétés ou Ordres de chevaliers militaires, tout comme celles de religieux, ont au cours des temps emprunté à cette ancienne fraternité un grand nombre d'usages solennels » (*op. cit.* p. 171). En réalité, la chevalerie est historiquement antérieure à la constitution de la maçonnerie opérative de Grande-Bretagne en Ordre. Mais l'organisation de cette dernière ne doit rien à la première ; si ce n'est qu'en 1472 les maçons de Londres obtinrent le privilège d'arborer des armes nobiliaires (cf. *Dumfries* n° 4 en 1710), qu'en 1594 ils adoptèrent une devise, et qu'au XVIII^e siècle, la franc-maçonnerie française emprunta à la chevalerie le rite de l'adoubement et le port rituel de l'épée et du baudrier. Sur la prétendue origine croisée des maçons, voir notre introduction à la version de 1737 du *Discours* de Ramsay.
19. Ramsay définit ici la maçonnerie comme une communauté internationale de nature éthique et intellectuelle.
20. « Nous avons promis d'être fidèles, de vénérer la sainte divinité de l'amitié, d'aimer la vertu, non les récompenses. »
21. Parallèle entre les trois degrés de la maçonnerie et les trois états de la profession religieuse chrétienne. C'est Philon d'Alexandrie qui distingua trois rangs parmi les croyants : les commençants, les progressants et les parfaits, tripartition reprise au XII^e siècle par Guillaume de Saint-Thierry (Marie-Madeleine DAVY, *Initiation médiévale. La philosophie au douzième siècle*, Paris, Albin Michel 1980, p. 81).
22. Cette expression, qui dénote l'influence de la pensée mystique de madame Guyon et de Fénelon, est remarquable en ce qu'elle respecte l'obligation andersonienne faite aux maçons de ne pas débattre en loge de théologie, source de détestables divisions : en effet la théologie du cœur est une théologie plus pratique que verbale, qui ne risque guère de dégénérer en conflit.
23. Le comte de Tressan.
24. Emprunt au chapitre 1 des Obligations des *Constitutions* d'Anderson (1723).
25. PROCOPE, *Apologie des francs-maçons*.
26. Le vrai désigne les principes ontologiques.
27. Le bon désigne les principes éthiques (vertus).
28. « O nuits, ô repas divins ! On ne s'y occupe pas des domaines ou des maisons d'autrui, mais de sujets qui nous touchent plus directement, et qu'il est mauvais d'ignorer : si les richesses ou la vertu donnent aux hommes le bonheur, quel est le mobile des amitiés, l'intérêt ou le bien moral, quelle est la nature du bien, et quel en est le degré suprême » (HORACE, *Satires* II, 6).
29. Les symboles empruntés d'abord à l'outillage des bâtisseurs, puis à la symbolique du parvis du temple de Salomon.
30. Les mots sacrés, qui sont pour la plupart des hébraïsmes empruntés à la Bible.
31. Il n'y avait entre les mots sacrés de la maçonnerie et les mots de guerre des croisés qu'une simple analogie toute fortuite : les uns et les autres servaient de signe de reconnaissance.
32. Cette science renvoie probablement à l'ésotérisme de l'architecture biblique, entre autres salomonienne, évoqué dans le *Discours* de 1736.
33. Probablement les *Anciens Devoirs* de la maçonnerie opérative anglo-saxonne, et les catéchismes symboliques de la maçonnerie spéculative apparue en Ecosse en 1637.
34. « Il est au silence fidèle une récompense assurée : mais qui aura divulgué les rites de la mystérieuse Cérés, j'interdirai qu'il vive sous mon toit, ou s'embarque avec moi sur un fragile esquif » (HORACE, *Odes* III, 2).
35. Les mystères maçonniques avaient d'autant mieux un rapport avec les mystères païens de l'antiquité que l'ésotérisme biblique impliqué dans les mystères maçonniques se référait au symbolisme cosmologique des édifices sacrés qui avait également inspiré les mystères païens de l'antiquité.
36. Le déluge ayant tout détruit sur la terre, les mystères païens de l'antiquité postérieurs au déluge se rattachaient donc au noachisme à l'égal des mystères juifs et chrétiens.
37. L'état primitif de la maçonnerie qui, étant opérative, était réservée aux hommes.
38. Les premières loges féminines dites d'adoption datent de la seconde moitié du XVIII^e siècle.
39. *Nouvelle apologie des francs-maçons*.

40. Expression empruntée à Francis Bacon.
41. Ce projet de Francis Bacon, qui s'inscrit dans la tradition des Sommes médiévales, avait été repris par la Royal Society of London et par Ephraïm Chambers. D'autre part Anderson évoquait dans ses *Constitutions* de 1723 « Ptolémée Philadelphie, ce grand promoteur des arts libéraux et de toutes les connaissances utiles » qui « rassembla la plus grande bibliothèque de la terre » à Alexandrie (p. 23 de l'édition anglaise).
42. Idée empruntée aux Obligations des *Constitutions* d'Anderson de 1723 (p. 54 de l'édition anglaise).
43. Cf. note 41.
44. Les princes ne jouèrent guère dans la maçonnerie opérative que le simple rôle de protecteurs.
45. Les chrétiens eux-mêmes que Paul compare à des temples de l'Esprit (I Cor. 3,9 ; 16-17 ; 6,19 ; II Cor. 5,1 ; 6,16 ; Gal. 2,9 ; Eph. 2,21-22).
46. Cf. le *Discours* de 1736.
47. Gen. 4,17.
48. Fabuleux non au sens de fiction historique, mais au sens de légende ayant une portée doctrinale.
49. Le *Regius* était d'origine anglaise ; le Mot de maçon et les catéchismes symboliques étaient d'origine écossaise.
50. Cf. note 12.
51. Référence à la restitution, par les croisés, des lieux saints de Palestine au culte chrétien.
52. Par exemple les noms Jakin et Boaz des deux colonnes du temple de Salomon (I Rois 7,21). Ramsay croit apparemment pouvoir reconnaître dans le choix de ces deux mots la signature des templiers, ou au moins un écho des origines salomonniennes de l'art gothique qu'il imagine issu de Palestine, alors que le style gothique apparut en réalité en Ile-de-France, certes au XII^e siècle.
53. Cf. à ce sujet notre annotation au passage analogue du *Discours* de 1736.
54. Même chose qu'à la note précédente.
55. En réalité Néh. 4.
56. Allusion aux loges adossées au flanc des cathédrales gothiques, dont l'architecture reprenait certains éléments du plan du temple de Salomon.
57. Même s'il exista des loges en Allemagne, toutefois l'histoire de la franc-maçonnerie est typiquement d'origine anglo-saxonne et ne doit presque rien aux loges allemandes. Notons toutefois trois dates importantes dans l'histoire de la maçonnerie opérative d'Allemagne : 1459 (*Constitutions de Strasbourg*), 1462 (*Ordonnances de Torgau*), et 1563 (*Livre des frères*). Lire à ce sujet : Robert-Freke GOULD, *Histoire abrégée de la franc-maçonnerie*, trad. Louis Lartigue, Paris, Maisnie-Trédaniel 1989, p. 28-45.
58. Référence possible au compagnonnage français apparu après 1337.
59. Patrie d'origine du Mot de maçon (1637) et des premiers catéchismes symboliques (1696).
60. Un des premiers textes maçonniques à mentionner la loge de Kilwinning est les *Statuts Schaw* de 1599.
61. Le manuscrit *Regius* (1390) provenait probablement de la loge de Gloucester.
62. Cf. note 12.
63. A cause de la perte de l'universalité provoquée par ces guerres.
64. Le retour de la maçonnerie à l'état de paix et d'universalité religieuses qui avait précédé la diversification des confessions.
65. La maçonnerie passa de France en Grande-Bretagne à trois reprises. Une première fois au XII^e siècle lorsque le style gothique, d'abord apparu en ne de France, fut importé en Angleterre. Une seconde fois lorsque, à la faveur des contacts échangés entre maçons anglais et maçons français pendant la guerre de cent ans, certains *Anciens Devoirs* empruntèrent des matériaux aux légendes du compagnonnage français. Et une troisième fois lorsqu'au XVII^e siècle, des matériaux du compagnonnage français passèrent dans le Mot de maçon et dans les premiers catéchismes symboliques.
66. La première loge maçonnique française fut créée à Paris en 1725 ou 1726 sous le règne de Louis XV.
67. Personnage des *Aventures de Télémaque* de Fénelon. Ce Mentor est ici une allégorie pour désigner probablement le cardinal de Fleury, précepteur du jeune roi Louis XV avant d'être nommé par ce dernier ministre d'Etat.
68. Dans ses *Constitutions* de 1723, Anderson écrivait : « Et si les bonnes dispositions pour l'ancienne maçonnerie authentique prévalent pour quelque temps parmi les nobles, les gentlemen et les gens instruits (ainsi qu'il est vraisemblable), cette île deviendra la maîtresse de la terre pour les plans, les dessins et la conduite des travaux, et (deviendra) capable d'instruire toutes les autres nations dans toutes les choses relatives à l'art royal » (trad. Daniel Ligou, Paris, Edimaf 1987, p. 175). Ramsay semble ici reprocher à l'Angleterre de ne pas savoir sortir de ses guerres religieuses et nationales. C'est pourquoi il envisage d'assigner la France, alors modèle de paix, comme centre à l'Ordre maçonnique caractérisé par un triple pacifisme religieux, social et national.
69. Voir la note 53 au passage analogue du *Discours* de 1736.
70. Déjà la France terre d'accueil.
71. Ce texte, dont nous avons donné plus haut la référence de l'édition de 1738, a été reproduit dans la revue *Points de vue initiatiques* n° 31-32 (nouvelle série n° 11-12), Paris, Grande Loge de France 1973, p. 107-118.